

Marina Salzmänn

La Tour
d'abandon

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE LA RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE



LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS



« LA TOUR D'ABANDON »,
TROIS CENT QUATRE-VINGT-QUINZIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : SAM SZAFRAN,
« L'ESCALIER BELLINI », 1972, PASTEL, 72.5 x 52.5,
COLLECTION JACQUES ET ANNE KERCHACHE, DÉTAIL

© PROLITTERIS

PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE

PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY

IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,

À CLERMONT-FERRAND

(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-433-5

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2018 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

PREMIÈRE SAISON

ELLE L'A DÉCOUVERTE à son retour du Sud. L'apparition faisait saillie sur le mur du salon : dans la pénombre des stores baissés, on aurait dit qu'elle jaillissait de la paroi, le corps arqué à la manière d'une gargouille ou d'une figure de proue. Depuis ce jour, cette forme qui semble torturée par une douleur inconnue surplombe les meubles du salon. Ses membres osseux émergent repliés, pétrifiés dans un spasme. On identifie aisément une femme. Elle est nue, à l'exception d'un foulard rouge qui lui couvre la tête et descend assez bas sur son front. Curieusement, aucun des rares visiteurs d'Anna ne paraît intrigué par cette présence insolite. Au reste, Anna ne la mentionne pas, bien qu'elle se demande ce que l'on peut penser d'elle. Une gêne l'en empêche, ou peut-être de la superstition. Comme si parler de la femme sur le mur pouvait déclencher une suite irréversible de malheurs. Alors, comme les invités, elle passe devant la femme sans rien dire, gagnant rapidement son fauteuil. Elle se concentre dans l'effort de ne rien imaginer et écarte, lorsqu'elles se présentent, les hypothèses concernant l'apparition, ses visibles souffrances. Il est sans doute préférable d'ignorer leur cause. Il vaut mieux ne pas s'interroger non plus sur

les détails de son aspect. Quel est l'intérêt de savoir si, par exemple, elle est tondue sous son foulard, comme les bonzes des Indes ? En voilà une question idiote.

Pour éviter d'approcher la silhouette torturée, elle la contourne en gardant ses distances. C'est une habitude à prendre : on a des circuits dans nos appartements. La femme sur le mur est un peu plus petite qu'elle mais lui ressemble. Chevilles épaisses, qui contrastent avec ses poignets fins. Ventre musclé et jambes un peu courtes. Seins minuscules. Sa tête est renversée sur le côté.

Souvent aussi, pour échapper à ce spectacle, elle sort fumer dans le corridor. Il arrive que Tess, sa voisine et amie de longue date, la rejoigne. Le sujet du prochain article de Tess pour un journal de la place meuble alors la conversation. Ou une nouvelle aventure d'Anna qui, atteinte d'une grave narcolepsie, raconte comment elle s'endort dans les moments les plus mal choisis, y compris en classe devant ses élèves stupéfaits.

Mais aujourd'hui, pendant que son chien, enfin pas vraiment le sien, un chien qui n'est à personne, écoute avachi sur le tapis un vinyle des Pink Floyd, elle se réfugie dans la salle de bains que les locataires partagent. Elle se détend dans l'eau chaude et la mousse. Ses longs cheveux flottent comme des algues orange autour d'elle. Elle revient par la pensée au Sud, dans la grande ville au bord de la mer où elle a passé quelques semaines.

Et derrière ses paupières fermées, les ruelles d'un vieux quartier se recomposent lentement, emmêlant leur pelote autour de la cathédrale. C'est l'été. Elle les parcourt à la recherche de la maison de son frère. Comment a-t-elle pu perdre cette adresse ? Elle

marche dans ce qui est à la fois un rêve et un souvenir, en gardant l'espoir de retrouver le lieu où il a vécu. Serait-ce par ici ? À cause de la façon dont la route s'incline, on dirait bien... Ou là ? Derrière cet angle éboulé ? Il suffirait alors de le contourner, pour retrouver le grand boulevard qui est comme une estafilade dans le labyrinthe tout branlant de maisons penchées, d'escaliers effondrés sur des fouillis de graminées jaunes. D'un mirage à l'autre elle avance et tel pan de mur se met à resplendir, exactement comme resplendissait jadis la maison de son frère, Pablo. Ou alors c'est une petite place qui revêt un aspect incroyablement familier, jusqu'à la manière dont le soleil et les ombres s'en partagent les vieilles pierres.

CH AQUE SOIR, après des heures de marche dans cette ville du Sud, Anna rentrait à l'hôtel. Le réceptionniste était toujours là, le même homme, à sa place au fond du grand hall. Son buste se dressait au-dessus de la courbe du comptoir. Il avait le visage lisse et blanc de la tempérance. Enveloppé d'un épais costume sombre, il se détachait devant le grand tableau d'aluminium où pendaient des clés. Autant de clés et si bien gardées inspire confiance. Anna a pris l'habitude de discuter avec lui. Il a raconté un peu de sa vie passée dont il ne regrette rien, ni les volontaires privations qu'il s'est infligées, ni celles qu'on lui a imposées, autrefois, lorsqu'il avait émigré dans le riche pays d'Anna. Arrivé en plein hiver dans la région des montagnes, il ne possédait que les habits qu'il portait, pas même un pull, mais il est difficile, dit-il, de se rappeler le froid. En revanche, d'une fiancée qui pour rompre avait jeté dans le lac une bague, il se souvient parfaitement. Il voit encore l'anneau tourner et disparaître. L'eau devait être profonde à cet endroit-là. Ainsi, il s'y connaît en objets perdus et en personnes disparues, et Anna complète avec lui cet inventaire. Elle lui parle de son frère et de son prétendu accident. Vous savez, dit-elle, il travaillait sur

des affaires mafieuses, il suivait une piste, il n'est pratiquement rien resté de la voiture, ni de l'ordinateur, ne parlons pas du corps. Aucun indice? demande l'homme au teint de lune. Pas la moindre piste? Anna connaît le nom de la propriétaire de la voiture brûlée, Antonella Bosco. Au bout des bras consistants de sa veste, les mains du gardien volettent un instant sur le clavier. Aucune Antonella, prononce-t-il. Mais une centaine de Bosco.

Anna monte avec la liste. La chambre est en plein ciel. Elle parle italien dans le téléphone ancien modèle. Elle biffe un nom puis un autre. Elle sort sur une vaste plateforme, le toit de l'hôtel. Accoudée à la balustrade, elle fume une cigarette. Tout autour s'étend la ville. On distingue des fragments d'intérieurs par les fenêtres ouvertes des immeubles tout proches. De cette position de surplomb, on ne saisit pas grand-chose, juste quelques instants de la vie des autres. C'est comme d'ouvrir un livre à n'importe quelle page pour déchiffrer une ou deux lignes au hasard. Au troisième étage de la maison d'en face, une femme qui, comme elle, a de longs cheveux roux étend sa lessive. Visible un moment jusqu'à la taille, le reste effacé dans l'ombre de l'appartement, elle suspend les brassières mouillées, les sous-vêtements, les nappes, les bleus de travail. La lessive claque au vent. Les chemises aux manches gonflées d'air gesticulent comme des artistes d'opérette. Anna écrase le mégot. À quelques mètres, par une fenêtre, elle distingue l'angle d'un lit, une valise ouverte, une personne assise, sans tête, les mains posées sur les cuisses. Et un peu plus loin, ce sont des têtes sans corps qui s'encadrent dans les ouvertures sombres. Elles ont jailli du fond opaque des appartements pour tisser d'incom-

préhensibles conversations pendant que le soir devient rose, pourpre, violet. On oublie sa propre vie devant ce paysage, on s'abîme dans ce grand espace saturé d'histoires inconnues, rayé de sons parfois à peine audibles qu'apporte la brise. Anna est rentrée. Elle reprend le combiné et compose un nouveau numéro. À présent, au-dessus de jardins suspendus, s'allument une à une les salles à manger en plein air avec leurs longues tables recouvertes de toile cirée. Les locataires s'activent dans les étages. Des enfants jouent au foot sur la terrasse où quelques adultes regardent une petite télé en noir et blanc ; puis, peu à peu, la nuit s'épaissit et le visible se morcelle en un puzzle d'ombres et de lumières. Un par un les morceaux éclairés de l'image disparaissent, remplacés par le noir. À minuit, le monde est un tableau volé.

LE LENDEMAIN Anna a téléphoné à tous les numéros de la liste. Finalement elle a trouvé plusieurs Antonella Bosco, mais aucune ne connaissait Pablo. Elle est sortie tôt de l'hôtel, à l'heure où les rideaux métalliques des magasins sont encore baissés. Dans la rue, elle a croisé la jeune femme à la lessive. Celle-ci marchait vite. Ses cheveux roux flottaient dans son dos comme une flamme qui brûlerait à l'envers. Anna s'est amusée à la suivre via Vittorio Emanuele, jusqu'à une petite place où subitement la jeune femme a disparu. Alors Anna a reconnu l'endroit. Il y avait là autrefois un restaurant où elle était allée avec Pablo. Le bâtiment est toujours debout, mais l'établissement a fermé. Sur la façade détériorée, de vieilles affiches annoncent des fêtes et des spectacles depuis longtemps advenus.

Dans un bar de la place, elle commande un café qui est comme une unique gorgée de goudron brûlant. Son foulard a glissé de son épaule. Un passant le cueille au vol et le lui tend cérémonieusement. Anna jurerait qu'il ébauche une révérence. D'un ton nasillard et exagérément poli, il se présente en faisant tourner autour de son doigt l'une des pointes de sa moustache : comte de S. Et voici le prince T, dit-il en

se tournant légèrement pour livrer passage à un étrange personnage aux jambes torses. Mais ne soyez pas intimidée par ces titres, a-t-il ajouté, inutilement car Anna sait fort bien qu'il y a dans cette ville du Sud quantité d'aristocrates vrais ou faux tombés dans la misère. L'orgueilleuse moustache du comte semble lui conférer bien plus d'importance qu'au prince, malgré le fait que ses deux extrémités divergent, l'une indiquant le ciel, l'autre le trottoir. De fort petite taille, il porte des chaussures à talonnettes. Ses ongles sont démesurés et crochus. Quant au prince, il est difforme et tout à fait minuscule. Il arrive très rarement que l'on doive à ce point baisser la tête quand on s'adresse à quelqu'un. Anna a presque envie de se mettre à genoux pour faire sa connaissance dans un vis-à-vis décent. Mais la chaleur monte, elle range le foulard dans son sac. Quelques pas vers le jardin public, et elle franchit le tourniquet. Ses interlocuteurs lui emboîtent aussitôt le pas dans l'allée de sable qui sépare deux carrés de pelouse jaune, et tous trois se dirigent vers un ficus monumental. Du bout d'un escarpin verni, le comte dessine une croix dans le gravillon. Nous voici exactement, madame, à l'emplacement où tomba en héros Joe Petrosino, tué par la mafia, dit-il. L'arbre ci-devant n'a fait qu'une gorgée du sang de ce policier. Depuis, il a prospéré d'une manière prodigieuse. C'est un ogre, un Titan qui pompe les réserves de la nappe phréatique... Le petit homme s'est assis sur un banc. Ses pieds ne parvenant pas jusqu'au sol, il les balance. Avec autorité il a tapoté la place libre à côté de lui, et Anna s'est assise. Cet arbre, a-t-il précisé, divise la population du quartier : ceux qui veulent s'en débarrasser, et ceux qui le protègent... Voyez comme il lance en l'air ses racines.

Elles ressemblent d'abord à des cordes. Puis, en touchant terre, elles se métamorphosent, se solidifient en nouveaux troncs. Cette plante extraordinaire se développe comme le fait notre ville : sans urbanistes et sans plan directeur, au hasard des spéculations. Ce désordre n'est cependant peut-être qu'apparent ; on peut supposer, et c'est en effet mon opinion, qu'un plan secret préside à son sort.

Des enfants jouent à cache-cache dans le dédale de colonnes et de couloirs que la croissance luxuriante du ficus a générés au cours des décennies. À quelques mètres, autour d'une table en fer, un groupe de retraités fait une partie de tarots. Plus loin, un homme a posé sur un tabouret une cage avec un oiseau. Une passante approche avec lenteur, faisant glisser une canne blanche d'un côté à l'autre de l'allée du parc. Le chant de l'oiseau l'arrête. Le merle prend dans son bec un billet que l'oiseleur lit pour elle : *Tu seras toujours une étrangère et une voyageuse sur Terre.*

À l'ombre de l'arbre gigantesque, Anna a déjà récupéré ses forces. On croirait qu'il lui a communiqué ses pouvoirs. Contre une modique rétribution, le comte propose de lui servir de guide. Aussitôt ils se mettent en chemin. Anna a d'abord quelque peine à suivre les grandes enjambées de son accompagnateur, surprenantes pour sa petite taille. Mais elle finit par tenir le rythme. Le prince nain suit très bien, et même, par moments, il les précède. Tous trois marchent vite. En fait ils courent presque. Anna a l'impression bizarre d'être chaussée de bottes de sept lieues. À ses côtés, le paysage s'étire en longs fils de couleurs. Parfois, il se recompose brièvement. Il prend alors la forme d'une chapelle d'or pur ou d'un palais normand. Les marcheurs traversent des

endroits aux noms étonnants que le comte ne manque pas de déclamer d'un ton lyrique : via Gioia Mia, via delle Sedie Volanti, vicolo del Matto. Ils avancent par vastes foulées, riant en plein soleil quand les autres passants cherchent l'ombre. La grande ville semble les suivre des yeux. Quelque chose, parfois, s'écrase avec bruit devant eux, les manque de justesse ! Une caisse vide, ou un guéridon qui a glissé d'un balcon... Le prince ne pipe mot. Le comte ne paraît pas remarquer ces chutes de mobilier. Il est tout occupé à dévider une théorie philosophique sur la pulsion de vie qui selon lui anime cette ville. Il suffit de deux pavés disjoints, dit-il, pour que poussent à une vitesse surnaturelle quelques tiges d'herbe. Celles-ci seront immédiatement infestées de puces et de fourmis. La ville est organique, orgasmique, vivante à la manière des arbres, des animaux, à la manière des hommes qui sont hommes par on ne sait quel enchantement, des femmes qui deviennent femmes par on ne sait quel mystère, et même, à la manière des pierres qui sont pierres tout aussi inexplicablement !

Mais les voici qui s'engouffrent, à la suite du prince, dans un oratoire. Par sa blancheur et son silence, ce lieu reflète l'envers exact de la rue. Ils y seront sans doute un instant à l'abri de la force indomptable décrite par le comte. Ils prennent place sur une banquette de bois. La fraîcheur est reposante, mais la salle surchargée de stucs donne un peu le vertige. Des grappes d'angelots s'agglutinent sur chaque paroi et au plafond. Ils sont en pleine action, leurs postures sont des plus précaires. On dirait qu'ils frémissent sous le marbre, prêts à lâcher prise. Celui-là a-t-il bougé une main ? Cet autre dérapé légèrement du rebord d'une niche ? Il semblerait qu'ils agitent à

présent leurs jambes potelées de plus en plus vite, culbutent, se laissent couler le long de tiges d'acanthé. Rebords et arcades se métamorphosent en petits théâtres, en balançoires... Tout se met à tourner autour d'Anna et elle doit se lever, sortir pour échapper à la nausée.

Dehors la rue est éclatante. Anna s'appuie au mur en fermant les yeux. La chaleur monte, blanche et minérale. Heureusement, la matière offre des points d'appui, un mur, un sol, même inégal, ce n'est pas rien. Elle entend le bruit d'une fontaine et peut à nouveau ouvrir les yeux. Elle boit l'eau froide, ramasse quelques pierres à côté du bassin. S'en lester, ce sera un peu du monde dans sa poche. C'est drôle, pense-t-elle, comme les cailloux sont toujours propres.

Ses compagnons la rejoignent. Le comte continue de pérorer comme si de rien n'était. Le tableau que nous avons pu admirer au fond de l'oratoire n'était qu'une copie, dit-il, la toile authentique a disparu une nuit d'octobre, en 1969. Il n'y avait alors pas le moindre système de sécurité. On suppose qu'elle fut enterrée dans la campagne avec cinq kilos de cocaïne et quelques millions de dollars, par les narcotrafiquants.

Anna s'accroche aux paroles du comte. Un repentí, continue-t-il en voix off, aussi tranquille et assuré qu'un commentateur culturel à la radio, un certain Vincenzo La Piana indiqua à la police le lieu où la *Nativité avec saint François et saint Laurent* était censée avoir été enterrée dans une caisse en fer. Malheureusement, on eut beau creuser, on ne l'y trouva pas. Quelques années plus tard, un autre bandit assura que la toile avait été confiée à une famille de fermiers

connue dans le milieu : abandonnée dans une étable, elle aurait été dévorée par les rats et les cochons.

Pendant ce beau discours, ils ont repris leur marche. Les voici arrivés au centre d'un marché aux stands bigarrés. Ils commandent des pizzas et des bières sur la terrasse d'un bar. La petite place est un magma de couleurs et de bruits. Anna se souvient qu'elle avait déjà entendu parler de la célèbre toile volée. Par Pablo. Mais qu'en avait-il dit ? Elle ne sait plus. Elle ferme les yeux un instant, bercée par les voix des vendeurs à la criée. Elle pose sa tête sur son bras. Elle sent qu'elle va s'endormir. Et si la destruction de la *Nativité* n'était qu'une fausse piste lancée par un receleur astucieux pour faire grimper le prix ? La toile surgira un jour à nouveau. Cela peut prendre du temps, plusieurs décennies, surtout si depuis l'homme a été assassiné comme cela arrive à tant de ses semblables... Les crimes sont nombreux dans le pays. Le tableau doit être caché quelque part, une cave que personne ne connaît, peut-être même ici, en pleine ville.

D'un ton monocorde, le comte décrit à présent la toile du Caravage : l'enfant (nu et sans défense à même le sol, au centre du cercle formé par les autres personnages), saint Laurent (la nuque violemment éclairée), le boeuf (dans l'ombre à l'arrière-plan), la Vierge (au centre, vêtue comme une femme du peuple), saint Joseph (à droite de dos, jambes nues et manteau vert, le costume des comédiens de théâtre), saint François accompagné d'un inconnu chapeauté. Au-dessus de la scène, un ange fait flotter sa banderole. La voix égale du comte conduit Anna dans un songe où le receleur a succombé de mort violente et personne ne connaît l'endroit où sont entreposés les trésors dont la pègre lui a confié la garde. La clé de

cette cave repose vraisemblablement dans la fente d'un mur, sous un escalier, et pourquoi pas à quelques mètres de l'animation du marché et des couleurs criardes des étalages ? Oui ! Elle ne peut qu'attendre là, rouillant dans sa petite planque moisie, à l'intérieur d'une maison lépreuse, en plein centre de ce marché aux parfums affolants, parmi les bruits et les odeurs d'essence des motocyclettes. Il suffira alors de traverser la rue mouillée, d'entrer dans l'allée la plus triste, de descendre les marches les plus noires, de tendre la main, et la clé sera là, dans sa cachette exiguë, gardant le secret perdu d'un fabuleux butin, tandis que tout autour monte le bourdonnement insensé de voix archaïques faisant l'article, hélant les acheteurs et parfois tournant au chant... À présent, la clé est pratiquement à portée de main. Il faut suivre ce rêve et tous les problèmes s'y résoudre au fur et à mesure. Mais le bruit de la foule s'amplifie. Les passants échangent paroles et marchandises. Sons et fragrances se colorent, se fondent en ronde sauvage, enchaînent la pensée à leur tarentelle rapide. L'Anna transparente du rêve dans le rêve se lève comme une somnambule, quittant l'Anna endormie du bar, qui a laissé la véritable Anna dans la baignoire d'une autre ville. Elle se dirige vers le porche en ruine de l'autre côté de la place. Elle va descendre l'escalier graisseux, allonger le bras à certaine hauteur du mur, là où, elle en est sûre, deux briques seront légèrement disjointes. Dans les rêves, toujours faire comme si on savait... Les voix sont multitude. Elles traversent l'espace comme autant d'oiseaux, de poissons volants, de poignards et de flèches qui ne retomberont jamais.

LE SERVICE DE L'ÉTAT CIVIL ne donne pas de renseignements à des personnes privées, mais le comte a encore quelques amis bien placés dans l'administration. Le lendemain, il lui communique l'adresse d'Antonella Bosco.

Ce n'est pas dans le caractère d'Anna de s'activer pour trouver un plan de ville. Elle préfère errer au gré des indications floues du comte, dans l'idée que rien ne se produit par hasard et que ce qui se présente comme un détour de plus dissimule un dessein secret. Le charme de la ville l'encourage d'ailleurs à poursuivre cette expérience de désorientation. À n'être plus qu'un simple curseur du présent sur la ligne du temps, on voit se modifier la notion d'espace. Pour elle, les quartiers de la ville flottent, ils se juxtaposent en une géographie réinventée et mouvante. Elle y trouve son chemin, même si à la perspective d'un boulevard se mêlent des parfums d'aubergine frite et de boulettes de riz comme autant de données architecturales ; même si la forme des squares et des jardins ne se distingue en rien de la fraîcheur des ombrages ou du parcours des chats errants sur les pelouses ; même si tel carrefour n'existe que par le vacarme de

ses klaxons. Anna sait juste qu'Antonella habite en banlieue, non pas vers le levant, du côté où la Terre va s'échouer définitivement dans la Méditerranée, non pas après les effluves alternés d'essence et de jasmin de la via Vittorio Emanuele à laquelle le nombre interminable des minutes qu'il faut pour la parcourir tient lieu de dimension, mais vers le couchant, en direction du plateau où les constructions se diluent en faubourgs parmi quelques restes vagues de champs agricoles.

Après quelques détours de trop, la voici devant l'immeuble. L'ascenseur ne fonctionne pas. Elle monte à pied. Elle sonne. Elle est invitée à entrer par la femme souriante qui fut autrefois l'amie de son frère. Les voici dans la cuisine. Assise à la table, une brochure colorée ouverte devant elle, une petite fille trace avec lenteur une série de O majuscules. Elle a les traits propres aux enfants trisomiques. À côté des O, une illustration en couleur représente un ours qui enlace une jeune fille de ses grosses pattes. Les deux personnages font face au spectateur. La jeune fille appuie sa tête ornée d'un diadème contre la fourrure brune de l'animal. Son bras levé vers l'arrière entoure la tête massive. Antonella parle devant la fenêtre. Ses mains bougent sur le square planté de trois arbres poussiéreux. Elle travaille quelques heures par semaine dans le magasin d'appareils électriques de son mari, au bas de la rue, et s'occupe de Stella, sa fille, le reste du temps. Elle place la cafetière sur le fourneau à gaz. La lumière déforme l'intérieur de la pièce. Les mains d'Antonella ressemblent à des colombes qui s'envolent quand elle parle. Pas étonnant qu'Anna ait eu des difficultés à la localiser : sa famille vient de la campagne. Sa mère a grandi au

pied d'une colline aride dans l'intérieur des terres. Elle y est retournée à sa retraite et vit à présent dans la maison construite par sa quadrisaïeule. Cette ancêtre s'appelait Antonella également. C'est une longue histoire, mais Anna et la petite fille aiment les histoires.

La première Antonella, selon la légende, avait vécu si longtemps qu'elle ne savait plus comment elle avait eu sa fille, appelée, comme elle, Antonella, à quoi on ajouta, pour l'état civil qui commençait à remplacer les registres paroissiaux même dans ces contrées abandonnées, le nom de Bosco, qui signifie forêt, par humour ou esprit de dérision, puisque dans la colline de pierres aucun arbre ne poussait et que seules quelques herbes aromatiques se risquaient à percer la croûte de terre aride, le long d'un ruisseau le plus souvent à sec. Antonella la Vieille fit une maison pour elle et pour la Jeune avec les pierres du pierrier. Elle lui apprit à les sucer quand l'eau manquait, mais aussi à les broyer au pilon pour en faire une poudre, et elle lui dit que c'était là leur seule ressource et qu'il ne restait qu'à en trouver l'usage. Pendant que la Vieille devenait si vieille que ses os se vidaient, peu à peu pareils à des flûtes de verre dans lesquelles le vent pouvait chanter une chanson de deux ou trois notes, un soldat vint à passer et fit une promesse et un enfant à la jeune Antonella avant de continuer son chemin vers des aventures militaires dont il ne revint jamais. Naquirent deux petites filles que l'on baptisa Antonia et Nella. Elles furent bercées par le bruit rythmé du pilon sur les pierres que leur mère réduisait en poussière. Antonella la Jeune en faisait un ciment de merveilleuse qualité en la mélangeant avec de la coquille d'escargot broyée. Les clients commençaient à affluer

des villages voisins pour acheter le ciment, et les femmes du pierrier purent acquérir une chèvre et deux poules. Pendant ce temps Antonia et Nella grandissaient, toutes deux noiraudes et frisées mais là s'arrêtait la ressemblance, car Antonia était belle, intelligente et Nella contrefaite. Ses mots chiffonnés demeuraient au fond de sa gorge; de ses gestes maladroits, elle bousculait et renversait les chaises, seuls meubles de la maison de pierre. Il faut dire également que Nella était aveugle: Antonella leur mère nouait une épaisse corde de chanvre autour de la taille des deux filles pour que la pauvre ne se perde pas. Parfois, sans que l'on en connaisse la raison, Nella commençait à crier. Elle criait longtemps, comme si les mots coincés s'étaient agglutinés en une masse colossale qui soudain faisait pression et explosait. Cela durait très longtemps et ne semblait pas la fatiguer. On pouvait se boucher les oreilles avec des boulettes de ciment, ou calmer Nella en comptant à voix haute. Si l'on comptait, à cent, on pouvait la faire asseoir. À deux cents, elle balançait les jambes. À cinq cents, on lui donnait un sac de jute, elle mettait la main à l'intérieur et remuait la poudre de pierre. Un peu de poussière s'échappait par l'ouverture, petit panache blanc qui montait en spirale.

Certains événements survinrent à cette époque-là, mais ils restèrent sans explication: comment apparut le jasmin qui poussa contre l'un des murs de la maison; pourquoi l'eau coulait parfois en abondance dans le lit du ruisseau et s'arrêtait soudain pour ne plus désaltérer que quelques essaims de mouches bleues; d'où vinrent les oiseaux qui nichèrent sous le toit; et surtout comment Nella l'aveugle, accrochée à sa sœur par une corde, eut un enfant, car hormis les

clients de la cimenterie artisanale, qui allaient et venaient mais qui, après avoir chargé et payé les sacs, ne s'arrêtaient au mieux que quelques minutes, avalant un café qui tenait dans un dé à coudre, aucun homme ne passait par là. La toute vieille n'en aurait sans doute rien pensé, mais elle était morte et lentement Antonella n'était plus jeune et commença à s'asseoir à son tour sur la chaise de paille devant la maison, d'abord le soir seulement, puis ensuite également l'après-midi. Elle faisait les comptes. La belle Antonia prit en main la fabrication.

La Nina, fille de la pauvre folle, naquit au printemps. De sa mère, de sa tante et de sa grand-mère, elle reçut trois sacs de poudre de pierre en cadeau le jour de son baptême. La Nina grandit, ressemblant à sa tante plutôt qu'à sa mère. Longues mains de dentelle. De l'allure, avec son long cou et une tête qu'elle ne penchait jamais. Venue peut-être de la grande nuit de sa mère, une bête invisible s'y était installée. La Nina lui avait fait un nid de ses longs cheveux. Elle nourrissait la bête de graines de jasmin. Elle déposait les graines au centre du nid sur sa tête et les graines disparaissaient. La Nina disait que la bête était un ange. Personne ne l'avait vue, alors elle la dessinait, sur les galets du ruisseau. L'ange, on aurait dit plutôt une sorte de belette. La Nina avait inventé une peinture blanche en diluant la poudre de pierre avec un peu de lait et du jus de feuilles. Les galets peints étaient alignés dehors tout au long des murs de la maison. On y voyait l'ange sous toutes ses facettes. Parfois il y avait un bout de la tête de la Nina dessinée, juste le front et les yeux. La tête n'était jamais en entier. La Nina disait qu'elle ne dessinait que ce qu'elle voyait. Elle disait qu'elle voyait par-dessus et

derrière sa tête, elle disait qu'elle voyait son propre visage. Elle ne le dessinait pas en entier car les galets sont trop petits. Ainsi passaient les jours : la Nina dessinait, Nella criait, Antonia fabriquait, Antonella faisait les comptes. Compter, elle savait. Elle comptait. Elle comptait tout, les sacs de poudre blanche entassés dans la grange, les sous, les fleurs du buisson de jasmin, les œufs pondus, les mouches assommées avec la tapette en plastique, bref, le temps qui passait.

La Nina à son tour eut une fille dans des circonstances mystérieuses. On aurait dit que dans cette famille il n'y avait jamais de garçons. La Nina prétendit que le père d'Annabella n'était autre que l'ange. La petite, dans son berceau, un beau berceau avec un ciel de lit en tulle rose, entendit la chanson du baptême et reçut quatre sacs de poudre de pierre. Antonella mourut quelques mois plus tard sur la chaise en paille, suivie de peu par sa fille Antonia, qui était devenue fine et sèche comme une brindille. La cimenterie perdait des clients et finit par faire faillite. Restait la vieille folle, que la Nina attachait sur la chaise devant la maison. Quand elle ne voulait pas compter elle la bâillonnait. Ainsi pouvait-elle dessiner l'ange pendant des heures : il n'était plus nécessaire de travailler à la meule puisque le nombre de sacs dans la grange avait cessé de diminuer faute de clients. Elle dessinait, assise par terre. Les premières rides se jetaient à sa figure.

C'est à cette époque-là que le pierrier connut une invasion de grillons. Ils entrèrent dans la chambre de la petite Annabella. Les oiseaux du toit entrèrent aussi, pour manger les grillons, mais il n'y avait pas assez d'oiseaux. Annabella eut beau déménager dans la chambre qu'occupait Antonia autrefois, les grillons

la suivirent. Le matin, vite, elle devait se lever avant que ne s'abattent en masse sur son oreiller les insectes noirs qui avaient passé la nuit tranquilles, collés au mur parmi les petits bouquets de myosotis de la tapisserie ou serrés les uns contre les autres sur le grand miroir de l'armoire, formant une surface irrégulière et hérissée d'élytres. C'est à peine si, la nuit, ils remuaient un peu les antennes, en silence. Mais dès l'aube, le bruit était effrayant : on aurait dit que des milliers de petits os craquaient. Un jour, elle n'avait pas fui la chambre assez tôt, elle avait senti leur pattes collantes sur ses joues, ses lèvres, ils pénétraient dans ses oreilles, dans ses narines... Est-ce pour cette raison qu'à quinze ans Annabella quitta la pierre ? Dans la capitale elle devint une célèbre danseuse de cabaret et fit vivre toute la famille. Puis elle donna naissance à celle qui maintenant fait couler dans les tasses un café à l'arôme presque tangible. Les colombes paraissent de nacre dans la lumière. Elles se calment entre la fenêtre et le mur au nombre fini de catelles blanches ; elles s'immobilisent au-dessus des ronds inscrits dans l'abécédaire, du diadème et du bras levé de la jeune impératrice ; les mains d'Antonella se posent à côté des cercles dans des cercles que forment les tasses sur leur soucoupe puis effleurent d'une caresse la bouche de la petite Stella où des miettes sont collées.

Anna raconte à son tour ce qui l'a amenée. Elle aimerait en savoir plus sur la vie de son frère dans cette grande ville du Sud, mais quelles sont les bonnes questions ? Le tableau volé, cette *Nativité* du Caravage, est-ce une bonne question ? Antonella la trouve centrale : Pablo avait essayé de remonter cette piste puisque la mafia était impliquée. Il avait

contacté un repentî qui purgeait quelques années de prison. Contre une remise de peine, le détenu accepterait peut-être de parler, avait-il pensé. Il s'était rendu régulièrement à la prison près du port. Il avait attendu dans la rue avec les mères, les sœurs, les femmes des reclus. Ses voisines étaient peu loquaces. On fouillait leurs poches, les paniers remplis de victuailles. Quelqu'un, derrière les grilles, chantait du Verdi. Il l'entendit chanter par la suite, chaque fois qu'il revint. Au parloir, le Mannaia demanda des cigarettes, de l'argent. Les informations qu'il donnait étaient loufoques et contradictoires. Le Mannaia n'était pas fiable, il faisait le malin. Pablo sut assez vite qu'il n'y avait rien à en tirer, l'homme le menait en bateau. Mais il continua ses visites parce que, d'une certaine manière, le Mannaia, qui avait exécuté plusieurs personnes avec une rare cruauté, le fascinait. Un jour, il n'entendit pas la voix du ténor verdien. Il y avait eu un massacre dans les douches, une vraie boucherie. Un parrain, protecteur du Mannaia, avait été retrouvé mort, littéralement embroché sur un manche à balai. Deux de ses gardes du corps baignaient dans leur sang sur le carrelage. Un troisième, le chanteur, fut retrouvé noyé, la tête dans les toilettes. Leurs parties génitales et leurs langues avaient été sectionnées de leur vivant et gisaient pêle-mêle entre les corps mutilés. Les propos du Mannaia se firent alors plus précis : il mentionna les abords d'un village, une grange abandonnée, des noms. Il avait peur de mourir et espérait bénéficier d'un transfert si la toile était retrouvée et rendue à l'État italien.

Pablo et Antonella partirent deux heures avant le lever du jour dans la vieille *cinquecento*. Elle ne broncha pas en voyant le Smith & Wesson que Pablo four-

rait dans la boîte à gants. Ils gagnèrent la SS113. Il n'y avait pas de lune, on devinait à peine sur les côtés les formes indistinctes des oliviers. Les phares de la Fiat éclairaient fugacement des maisons tristes. Ils quittèrent la SP9, au moment où l'aube se levait, à l'endroit où une ferme assez bien entretenue faisait face à une maison bâtie pour les cantonniers, juste avant le carrefour. Suivant les indications du Mannaia, ils prirent sur la gauche jusqu'à une bergerie à moitié en ruine. Derrière le bâtiment en partie éboulé, s'étendait un grand champ borné d'un côté par les restes d'une étable calcinée, de l'autre par trois ormes. Entre les arbres, un homme disparaissait jusqu'à la taille dans le trou qu'il creusait. À intervalles réguliers la tranche métallique de la bêche rougeoyait dans le soleil matinal. La terre tombait avec un bruit mou sur un tas déjà consistant. Ils approchèrent. Qu'est-ce que vous foutez là ? C'est une propriété privée ! cria l'homme. Pablo prétendit qu'ils s'étaient égarés et lui demanda s'il possédait une carte de la région. L'homme n'en savait rien, il fallait voir dans la maison, la ferme appartenait à son oncle décédé. C'est Antonella, riant sous cape, qui lui demanda s'il cherchait un trésor. L'homme ne répondit pas. Du manche de sa pelle il mesura la profondeur et la largeur du trou. Puis il en sortit en se hissant sur ses avant-bras. Il cracha dans la fosse avant de boire longuement à sa gourde. Il s'enquit de leur destination et Antonella mentit, mentionnant un village des environs. L'intérieur de la ferme était frais et pauvre. L'homme prépara un café. Il leur proposa du pain et des tomates qu'ils arrosèrent d'huile d'olive et saupoudrèrent de sel. Comment la méfiance des uns et des autres s'en-vola-t-elle ? L'idéalisme de l'époque, leur jeunesse ?

L'homme n'avait rien d'un mafeux. Il était ouvrier et croyait que les choses peuvent changer par la politique. Pablo et Antonella se trouvaient être du même avis. C'est elle qui prit l'initiative de découvrir leur jeu. Après tout, leur intérêt dans l'affaire était d'ordre strictement intellectuel. L'homme leur confia alors que son grand-père lui avait révélé avant de mourir que la *Nativité* était enterrée dans sa propriété, enterrée profondément, avait précisé le jeune homme, au pied des ormes. Il accepterait volontiers l'aide concrète qu'eux, ses nouveaux amis, ne manqueraient sans doute pas de lui apporter pour trouver le trésor. Il est indéniable que chaque être humain a rêvé un jour de creuser un très très gros trou : c'est ainsi qu'ils prirent la route pour gagner le village où ils achetèrent quelques provisions et deux pelles supplémentaires. Pablo et Antonella firent leur trou dans le champ, un trou d'un mètre cinquante de profondeur et de largeur, ce qui était facilement mesurable puisque c'était l'exacte longueur du manche de leurs outils. La terre était très dure, surtout à la surface, extrêmement sèche, et à dix centimètres de profondeur, ils avaient déjà des ampoules aux mains. Ensuite ce fut encore plus éprouvant. Quand ils furent presque au fond, la pelle et son chargement de terre avaient un plus long chemin à parcourir jusqu'au tas en haut sur le côté. Mais il fallait bien finir ce qui avait été commencé. Heureusement que personne ne passa dans ces parages ce jour-là ni le suivant : on aurait vraiment pu croire qu'ils creusaient leur tombe. Mais du tableau, pas la moindre présence.

Les colombes s'immobilisent à nouveau devant les yeux rêveurs d'Anna et de la petite fille. Elles atterrissent et prennent appui bien à plat, Antonella

se lève. Elle va chercher des documents que Pablo lui avait laissés en dépôt. Ce sont juste des notes, quelques coupures de presse, dit-elle en lui tendant un mince dossier cartonné. Ce qu'il écrivait, je ne sais pas. Mais il envoyait régulièrement ses travaux à un ami qu'il avait en Suisse. Un nom allemand ou anglais.

ELLE A QUITTÉ L'HÔTEL vers midi en tirant sa valise à roulettes après avoir pris congé de ses nouveaux amis. Elle retrouvera ses sœurs et ses parents dans la maison qu'ils ont louée au bord de la mer. À l'arrêt du bus sur la ligne de la station balnéaire, il fait très chaud. Les minutes passent comme des heures. La route semble luire et trembler au soleil, et les alentours sont figés. Aucun arbre pour se mettre à couvert. Il n'y a qu'une seule ombre : celle que projette sur le trottoir un miroir pour la circulation. Le miroir est d'une taille inhabituelle, immense. L'ombre du miroir est donc un très grand rond jeté au sol : d'un pas elle y est à l'abri. Ses épaules, sa tête et une partie de son buste disparaissent dans cette ombre. Elle s'amuse à faire sortir ses bras des deux côtés de la grosse tête ronde que l'ombre lui dessine par terre. Ses bras ont l'air courts. Ils sont maigres et on n'en voit qu'un bout. Je ressemble à un crapaud, pense-t-elle, ou aux bonbons M&M's sur leur emballage. L'ombre de mes avant-bras est vraiment gracieuse comparée à ma nouvelle grosse tête. Si je les fais bouger, on dirait que je vole immobile. Je les replie et les détends, c'est ainsi qu'on imite les ailes des cygnes dans les ballets. Puis mes doigts

d'ombre grattent mes grosses joues. C'est drôle de ne rien sentir. Une auto passe. Me regarde-t-on curieusement ? Pas du tout. Le type n'a rien remarqué. J'arrête quand même de faire des gestes bizarres car c'est une route assez fréquentée. Me voici donc immobile, sage dans l'ombre du miroir parce qu'il y fait tout de même plus frais. J'aime la tranquillité un peu hypnotique du climat, on doit avoisiner les quarante degrés. Le monde semble vide. Ça laisse de la place pour les fantômes. Le silence est de cette sorte qui suit ou précède une catastrophe. Les cigales n'ont plus même la force de frotter leurs élytres. Dans mon ombre, j'ai vraiment l'impression d'être la seule survivante... Autrefois, ces grandes chaleurs de l'été avaient sur moi un pouvoir anxiogène. C'est fini ! À présent je contemple l'équilibre parfait du monde, dans le sud, à midi : même poids de ciel et de caillasse, ombres et lumières calculées au milligramme. Du beau travail. Sous les oliviers, les taches noires font comme des robes tombées. Plus loin, c'est l'arrière-pays, les collines déroulées en volutes bleues jusqu'à la côte opposée. Sur chacune d'entre elles, une bourgade ancienne déplie à la verticale d'interminables volées d'escaliers, comme dans ces livres pour enfants dont jaillissent en relief des architectures compliquées de carton découpé. On pourra connaître vraiment ces villes si on engage avec elles le rude corps à corps qu'elles exigent, si on les affronte à l'heure infernale où, le souffle court et les jointures enflammées, nos pieds buteront contre leurs pavés brûlants. Malgré leurs châteaux, leurs églises, elles seront dans nos jambes et nos poumons avant d'arriver à nos yeux, et c'est là seulement qu'elles nous laisseront un bref répit : la grâce d'un

chaton maigre, ou les trilles de quelques oiseaux jaunes. Des éclats épars et minuscules, dont on profite à peine car la brutalité conjointe de la pente et du soleil a eu raison de notre sentimentalisme, et nos souvenirs sont embrouillés ou éteints. On murmure encore tout juste quelques mots sans suite, comme les fous, le nom du saint du jour, ou celui de l'endroit où l'on croit se trouver, on le répète sans fin pour ne pas oublier et se perdre à jamais, car la vie qui nous a portés jusqu'ici au gré d'un vent brûlant pourrait bien repartir sans nous...

Mais le bus arrive. Il passe, sans freiner... Il ne s'arrête pas! Anna agite les bras, elle saute hors de l'ombre. Un type sur un scooter klaxonne. Enfin le bus s'immobilise au milieu du pont. Le conducteur se passe la main sur le front. Il est tout pâle. Où étiez-vous? demande-t-il. Je ne vous avais pas vue!

Invisible dans l'ombre du miroir?

Anna s'assied dans l'autobus et extrait de la poche externe de la valise le dossier cartonné d'Antonella. Elle l'ouvre et en tire une feuille au hasard, un vieil article découpé:

THE NEW YORK TIMES, 22 décembre 1983.

C'est en 1979 que Peter Watson, chroniqueur au Sunday Times de Londres, rencontre Rodolfo Siviero, un diplomate italien qui dirige aux Affaires étrangères un petit département chargé d'enquêter sur les disparitions d'œuvres d'art. Watson projette d'écrire un livre sur l'expansion internationale de ce phénomène, mais Siviero a une meilleure idée. Pourquoi ne pas essayer plutôt de retrouver la trace d'une œuvre perdue? Ce serait sans doute un bouquin plus intéressant.

La suite lui donnera raison. La Conspiration du Caravage est le résultat de cette suggestion. Avec l'aide de cinq marchands d'art, quatre policiers spécialisés, trois restaurateurs et deux sociétés de vente aux enchères, Peter Watson devient John Blake, collectionneur d'art. Le cheveu lissé, le costume hors de prix, la chaussure italienne, une canne de grande marque pour parfaire le tout, et voilà John Blake en tenue de sortie.

Pour établir sa réputation en tant qu'acheteur, il est aidé en secret par les commissaires priseurs de Sotheby's et de Christie's. On fait circuler quelques rumeurs selon lesquelles il n'est pas trop regardant quant à la provenance des pièces qu'il convoite. Il feindra d'acquérir des œuvres en son nom avec leurs fonds. Il a appris avant tout à se comporter comme un vrai connaisseur d'art en intégrant toute une série de gestes d'expert : pour commencer, il faut regarder la peinture dans son aspect général ; puis l'on s'en approche d'un air inspiré pour étudier les détails ; on peut aussi retourner la toile pour voir s'il y a des marques laissées par des sociétés de vente aux enchères ; pour finir, on mouille son doigt et l'on frotte légèrement la surface de la peinture pour évaluer les effets qu'aurait un nettoyage.

La mission de Blake, selon la suggestion de Siviero, est de retrouver la trace d'un tableau du Caravage datant des débuts du XVII^e siècle, une Nativité volée en 1969. Siviero confie à Blake le nom d'un de ses contacts, marchand londonien à qui on a proposé d'acheter l'œuvre volée.

Blake rencontre le marchand et obtient le nom de l'intermédiaire en échange de quelques bons tuyaux. Après une longue traque plutôt surréaliste, un rendez-vous est fixé dans une petite ville des environs de Naples avec les mafieux qui détiennent la toile. Malheureusement, le jour qui précède la rencontre, un terrible tremblement de terre dévaste la région, détruisant la moitié de la ville...

(Coup de frein. Terminus. Anna glisse le document dans la fourre. Bruit asthmatique des portières qui s'ouvrent. Roulement prolongé de valise.)

Voici enfin la maison louée pour l'été. Ils sont déjà tous là, assis sur des chaises de jardin en bois imputrescible. Julia et Loli, ainsi côte à côte sans les maris et les enfants, elles se mettent à ressembler à une médaille qui serait face des deux côtés, pense Anna. Quant à Père et Mère dans leurs habits neufs, d'année en année plus jeunes, on croirait que nous les dépassons en âge. Ne pourrait-on feindre qu'ils sont nos enfants? Les compliments s'échangent sincères. Mère va et vient sur ses chevilles de jeune fille dans les ondulations dansantes de sa chevelure de feu. Sur la table, elle pose des verres pleins couverts de buée. La petite maison a beau être impersonnelle, elle se situe au bord d'une vallée pentue, sorte d'entonnoir par lequel les pierres roulent dans la mer, c'est continu et il y a toujours encore des pierres. Chacun raconte le long chemin parcouru pour arriver là. Le rosé bien frais délie les langues. Personne ne parle de Pablo, mais nous énumérons les endroits où nous nous sommes retrouvés les sept derniers étés sans lui. Pablo semble escamoté par nos discours. Lui ferait-on une cape d'invisibilité? Nous récitons les pays, et je comprends soudain que Pablo est dans le silence qui se glisse entre chaque nom de cette collection.

Les pierres qui roulent vers la plage grondent comme le tonnerre. Y a-t-il une raison pour que cela cesse, la nuit? demande Loli. La maison ne risque-t-elle pas d'être emportée dans un éboulement? Père nous rassure. Il indique en amont la muraille de

protection et nous levons la tête vers la montagne. On y décèle en effet une tache rectangulaire. Mère assure qu'il y a de grands moments de calme, surtout quand le vent s'arrête. Ils ont voyagé partout et n'ont peur que d'une chose : le confort, car il cause l'anxiété. Eux bougent sans arrêt pour oublier leur deuil. Moi, j'écris des listes dans mes carnets : liste d'animaux, liste d'airs populaires, liste de moments heureux, liste de mes amours, liste des choses qui me mettent en rage, liste des maisons où j'ai dormi, liste des films que j'ai vus (avec commentaires et résumés), liste des statues de chevaux de ma ville (avec description détaillée). Ma dernière liste est celle des choses trouvées par hasard. Pour l'instant, elle comporte peu d'éléments.

Pablo à huit ans collectionnait les images de footballeurs ou d'animaux préhistoriques, selon Mère (la seule qui ait envie de prononcer le nom de Pablo). Elle, elle découpait des points, elle les trouvait sur des emballages en carton. Il y avait les points Silva, les points Mondo, d'ailleurs ils existent toujours, on obtenait des albums en échange d'un grand nombre de points.

Nous nous souvenons des albums. Plus tard, on en était sûrs, on irait pour de bon en Bolivie, en Inde, au Sénégal, mais en attendant, on admirait les photos, tous ces ciels pareillement purs dans les albums Mondo. Le monde de Mondo était idéal. Notre mère découpait les points Mondo sur les emballages des produits Nestlé. Elle les rangeait dans une boîte en fer, dans un tiroir, on allait vers un monde meilleur et une nouvelle voiture tous les deux ans, la Dauphine, la Ford Escort, l'Opel Kadett, la GS, et un jour, peut-être, on voyagerait vers les pays bleus de Mondo,

avec Hotelplan, Kuoni, Club Med. Bientôt, on la fermerait à clé, la petite villa avec les albums, et les Jules Verne des éditions Rencontre et les Stendhal rouges, et les Ramuz blancs, et hop, enfin dans l'avion d'une compagnie en plein essor, Swissair, KLM, Lufthansa, Air France, Alitalia, dans le ciel de Mondo, vers les contrées des albums où des endroits seraient mis en scène pour ressembler aux photos, avec juste ce qu'il faut d'étoffes bariolées, lamas, cactus, dromadaires. Un jour on serait adultes, on partirait, loin de notre ancienne vie, on quitterait la petite villa bien rangée, on laisserait dans le tiroir de l'argenterie du dimanche la boîte des points surnuméraires. On voulait tout faire, tout voir, apprendre tous les styles de nage, danser toutes les danses et parler toutes les langues, on voulait une maison à la montagne et une à la mer et une dans la forêt.

Et en Provence, il en avait existé une qui avait toutes ces qualités. En été on allait y grandir. Adultes on y séjournait encore, Loli et Julia venaient avec des bébés, leurs poussettes, leurs chaises hautes, les remèdes homéopathiques ou pas, et les discussions qui s'ensuivaient. L'anxiété des jeunes parents se cristallisait sur la piscine sans couverture de protection. C'était une époque de naissances. Jamais personne ne mourait.

Cette première nuit dans la vallée en entonnoir, bercée par le grésil des gravillons qui s'écoulaient vers la mer, je rêve que nous sommes à nouveau dans la maison d'autrefois. Je sais dans mon rêve que Pablo est mort. Je n'ai que cette phrase, pour dire une telle chose. Le verbe doit être conjugué à ce temps-là, l'éternel présent. Mais voici pourtant que dans le reflet de la porte-fenêtre j'aperçois soudain mon frère.

Je le vois clairement. Il est assis sur le canapé, en train de discuter paisiblement avec les autres. J'appelle Père et lui montre la scène dans la vitre. Et il le constate à son tour : Pablo est là avec nous.

Au matin les pierres sont plus bruyantes. On dirait la toux d'un fumeur, dit Père. Et on pense tous à la toux fameuse du père de Père. C'est chronique disait-il. Quand nous étions petits, le père de Père nous prenait sur les genoux. Vous avez vu le Mauri Franzi ? demandait-il. Nous ne connaissions personne de ce nom-là. Mais, goguenard, il nous posait cette question chaque fois qu'il nous rencontrait. Nous étions un peu gênés, sur la défensive, alors que nous aurions dû être intrigués. Jamais aucun de nous n'eut l'idée de lui retourner la question, d'essayer d'en savoir plus. Si bien que, lorsqu'il mourut, il ne resta que cette petite phrase interrogative et ce nom propre qui voulait un corps. Mais il était trop tard. La seule chose qui restait à faire – Pablo le comprit – c'était d'inventer une réponse à la question. Le Mauri Franzi, dont la silhouette rappelait furieusement celle du père de Père, devint le personnage principal des histoires que Pablo s'amusait à nous raconter dans la maison provençale entourée d'une sombre forêt où, dans le vieux temps, s'étaient cachées des hordes de brigands, d'anarchistes, de receleurs, d'assassins en cavale. D'incroyables chasses au trésor qui avait pour héros le Mauri Franzi nous fascinaient des soirées entières. Sous sa houlette, les enlèvements et les crimes les plus cruels se terminaient par les retrouvailles poignantes d'amants séparés, ou d'enfants perdus que leur parents reconnaissaient à un médaillon ou à un grain de beauté de forme étrange.